

CHAPITRE IX

On était toujours dans ce même automne où s'était livré le tournoi. Il avait succédé à un été splendide pendant lequel la Bretagne avait fleuri ses landes d'une façon merveilleuse. A chaque branche de ses genêts, elle avait suspendu des boutons d'or, et mis dans ses buissons des sourires d'aubépines et d'églantiers. Le feuillage de ses forêts avait été plus touffu, son soleil plus bienfaisant, l'air de ses coteaux plus pur et celui de ses vallées plus enivrant. Il sem-

blait que ce pays de liberté, avec le secours de son Dieu, voulût reconnaître jusque dans les coins les plus arides de son sol les généreux élans de ses fils, toujours prêts pour le défendre.

Mais, comme tout passe, et l'herbe qui pousse et la fleur qui s'ouvre et le feuillage qui verdit, cet été s'était enfui et l'automne était venu. Saison mélancolique, où tout s'éteint, sauf la pensée du Ciel pour l'âme qui sait lire à travers les ouvrages du Très-Haut. Anne de Hauteœur avait nourri celle de son fils à ces leçons sublimes, et à ce moment nous la voyons suivre au bras d'Alain les sentiers de la forêt qui avoisine Hauteœur, admirant avec lui les transformations de la nature. Ils font craquer sous leurs pieds les feuilles jaunies et séchées tombées des arbres, et ouvrent leurs poitrines aux exhalaisons parfumées des derniers beaux jours.

Tous deux se rendent à la cabane des Kerlandec. Ennoch les suit. Le fils de Hauteœur tient à y mener sa mère et elle-même veut porter dans cet intérieur la douce parole de la charité. Le chemin est long. Alain regrette presque de n'avoir pas mis sa mère sur sa monture de choix, mais Anne le rassure. Elle se sent forte et joyeuse de faire cette excursion à pied avec Alain. Ils sont seuls, loin des regards des oncles, et leur amour se plaît dans cette solitude.

Ils arrivent. Ennoch qui, par ordre d'Alain, les a devancés pour s'assurer qu'ils ne font pas fausse route, est revenu sur ses pas et a dit en s'inclinant :

« Je crois que c'est là.

— Comment ! tu ne fais que le croire ? lui répond Alain en souriant.

— Ah ! seigneur, si votre main bienfaisante ne s'était étendue sur la cabane, je l'aurais sans doute reconnue plus facilement ; mais elle l'a transformée si complètement que mes yeux ont été obligés de la deviner à travers vos bienfaits. Sans ce banc de pierre qui jadis s'appuyait sur la mesure, ce puits profond où j'ai puisé de l'eau pour nos chevaux, ces deux gros chênes qui ombragent la maisonnette comme ils le faisaient de la chaumière, certes, je serais encore à chercher la demeure des Kerlandec. »

Et Ennoch désignait devant lui, au bout d'une éclaircie dans les arbres, une maison nouvellement bâtie et d'une agreste et confortable apparence.

« Je ne suis pour rien dans ce que tu vois ici, répliqua Alain ; sache, avant de pénétrer dans la chaumière, que le seigneur Romoald seul l'a fait élever, et que les objets intérieurs qui en font la commodité sont dus à la générosité de ma mère.

— Cela est vrai, mon fils, mais, sans vous, j'eusse

toujours ignoré qu'il y eût ici des souffrances à soulager. Vous avez été l'ange gardien de ma bonne action.

— Admettons-le, ma mère, puisque votre modestie cherche une raison pour diminuer votre générosité. Mais à mon tour vous ne me refuserez pas de reconnaître également que, si je puis faire quelque bien, je le dois à vos leçons et à votre exemple. »

Et c'est dans cet échange de paroles sympathiques qu'ils passèrent le seuil des Kerlandec.

Je ne dirai rien de l'accueil fait par ces braves gens à leurs nobles visiteurs. Leur reconnaissance se manifestait dans leurs paroles et dans leurs larmes. Le vieux marin semblait rajeuni et la petite-fille rougissait de plaisir dans son costume propre, presque coquet. Berthe vaquait à ses devoirs de ménagère, mais sa pâleur attestait encore les années de cachot.

L'âme droite et pure d'Alain trouvait sa récompense à voir, dans ce modeste intérieur, le bonheur rayonner sur les physionomies. En observant bien Kerlandec, il remarquait cependant, au coin de sa lèvre, une empreinte d'amertume et de sévérité. Si les bontés de Romoald avaient apaisé les haines violentes du vieillard, il n'en restait pas moins dans son cœur un ressentiment et un mépris faciles à concevoir.

« Que Dieu ait pitié de son âme et lui pardonne,

dit tout à coup l'ancien marin, mais, pour moi, mon cœur, si longtemps torturé par cet homme, ne peut mettre sur ses plaies le baume de l'oubli. Qu'il nous fasse le bien, soit; il allège d'autant le poids de sa conscience, mais tout cela ne soulage pas la mienne du ressentiment amassé par le malheur.

— Mon père, lui répliquait Berthe, ne parlez pas ainsi. Puisque votre conscience, dites-vous, ne peut se soulager, n'en augmentez du moins pas le poids. Il faut pardonner, mon père, Dieu le veut!

— Dieu voulait aussi que nous jouissions en paix du bonheur de notre foyer, lorsque cet homme...

— Mon père, de grâce, ne poursuivez pas... Devant la baronne Anne, ne vous laissez pas aller à un débordement de reproches...

— Tu as raison. Devant les saints, il faut se taire. Et c'est une sainte, la femme qui fait le bien à qui l'a torturée, déchirée...

— Les saints, vieillard, habitent les cieus, reprit Anne, et non cette terre de misère.

— De misère, en effet, répliqua Kerlandec.

— Toujours le même fond chez cet homme, se dit Alain à part, tandis que sa mère, s'étant approchée de l'aveugle, lui avait pris les mains et lui parlait tout bas.

Un dialogue s'établit entre la grande dame et le

paysan, pendant lequel la trace d'émotions diverses se lisait sur les traits contractés de Kerlandec. Petit à petit sa figure perdit de sa rigueur et les plis méchants de sa lèvre s'effaçèrent pour faire place à une parfaite



sérénité. Quelques mots seuls parvinrent aux oreilles des assistants. Dame Anne disait : « Au nom de votre épouse qui, de là-haut, vous le demande, encore une fois, promettez-le moi. — Si la veuve pardonne, qui donc garderait le droit de punir, ou ne pardonnerait

pas? Je vous le jure. — Pour rester ferme dans le serment que vous faites ici à Dieu, songez à ceux que vous aimez. — Je songerai à la sainte femme du martyr, » et Kerlandec porta à ses lèvres les blanches mains qu'il tenait serrées dans ses mains calleuses.

A ce moment le visage du vieillard était tout illuminé.

Dame Anne, se retournant, dit alors à Alain : « Mon fils, venez, nous pouvons nous retirer maintenant. »

Ils partirent, laissant à la chaumière les jouissances que procure la paix des cœurs.

Ils s'y étaient attardés. Aussi Ennoch accélérât-il le pas devant ses maîtres. Anne et Alain le suivaient de près. Ils voulaient arriver à Hauteceœur avant la nuit, afin d'être à table au repas du soir.

Ils allaient déboucher de la forêt, lorsque à travers les fourrés des dernières rangées d'arbres, ils aperçurent le château féodal, dont les hautes et vieilles murailles avaient caché tant de mystères. Anne, en les faisant admirer à Alain, lui rappela les souvenirs de gloire qui se rattachaient à la puissante famille de Hauteceœur. Elle lui parla des héros de cette antique maison, intimement liés à l'histoire nationale de son pays; lui redit les traits de bravoure qui firent son renom. Ce manoir, resté héréditaire jusque-là, avait dû autrefois sa puissance à l'honneur et à la bonté, et Anne invitait Alain à ajouter un lustre nouveau à celui de ses ancêtres. La noble dame s'efforçait d'inculquer au jeune homme les idées d'Achille, si élevées en toutes choses. Sa parole était pénétrante et, comme les femmes prédestinées au malheur, Anne portait en elle cette mélancolie vague faite pour charmer et persuader. Elle avait le même culte pour sa foi et pour sa patrie, et il se traduisait en ce moment avec un égal enthousiasme.

Tout en accélérant sa marche vers l'antique demeure, la baronne poursuivait la leçon et le jeune homme, à

la nature énergique, sentait s'allumer en lui, davantage, ses sentiments de chrétien et de Breton. Une fois la baronne et son fils sortis de la forêt, Hauteœur se montra à eux en pleine lumière. L'aspect fantastique de ce monument de granit qui, d'un côté, solitaire dans la lande, de l'autre battu par les eaux, s'élevait gigantesque, impressionna Alain plus vivement que jamais.

« Les orages des siècles ont passé sur toi sans parvenir à arracher aucune de tes pierres. Fasse le ciel! dit-il, dans un soudain élan, qu'entre mes mains, il n'en vienne à tomber un jour. »

La mère entendit cette réflexion de son fils.

« Rappelez-vous, mon enfant, » lui dit-elle, « qu'il n'est pas de meilleures défenses, de plus sûres redoutes que l'estime et l'affection de ses vassaux. Et prions Dieu ensemble qu'il vous épargne d'être de bonne heure le chef et le seigneur de cette baronnie. Ce serait pour vos jeunes ans une énorme responsabilité.

— Qu'il préserve mon seigneur et oncle de tout mal!

— Oui, enfant, et pour le bien de son âme, et pour votre bonheur, Alain. »

On les attendait. Le vieux Romcald, tourmenté de savoir sa sœur et Alain attardés dans les landes ou les forêts, venait d'envoyer à leur recherche, lorsqu'il les vit



HAUTÉCŒUR SE MONTRA EN PLEINE LUMIÈRE. (P. 154.)

s'avancer vers la poterne. Depuis quelque temps, une inquiétude indéfinissable planait dans son esprit au sujet de la baronne et de son fils. Les regards jaloux, les allusions de ses frères à leur égard ne lui avaient pas échappé; aussi se tourmentait-il de leur absence de ce soir. Dès qu'il les eut aperçus, il alla les recevoir du haut de l'escalier d'honneur. Ils les conduisit dans la salle d'armes, vaste pièce, doublement enrichie par des boiseries sculptées le long des murs et des poutrelles enluminées au plafond. De chaque côté d'une cheminée monumentale se trouvaient accolés deux grands guerriers armés de pied en cap, supportant les écussons de la Bretagne et des Hauteœur. C'était toujours la salle de prédilection de Romoald. Là, ses souvenirs s'avivaient à toute heure, à la vue des armures bossuées de ses aïeux, de leurs massues aux pointes de fer, de leurs dagues, de leurs épées, de leurs poignards pendus à la muraille dans un chevaleresque désordre, mais dont les formes diverses accusaient les origines. Même dans le temps de ses orgies, cette salle avait été respectée : c'était, après son oratoire, la pièce où il se recueillait.

Bientôt les portes s'ouvrirent et des serviteurs portant des flambeaux précédèrent barons et baronne vers le lieu où se prenait le repas du soir.

Les frères de Romoald, exacts d'ordinaire, n'avaient

blait que ce pays de liberté, avec le secours de son Dieu, voulût reconnaître jusque dans les coins les plus arides de son sol les généreux élans de ses fils, toujours prêts pour le défendre.

Mais, comme tout passe, et l'herbe qui pousse et la fleur qui s'ouvre et le feuillage qui verdit, cet été s'était enfui et l'automne était venu. Saison mélancolique, où tout s'éteint, sauf la pensée du Ciel pour l'âme qui sait lire à travers les ouvrages du Très-Haut. Anne de Hauteœur avait nourri celle de son fils à ces leçons sublimes, et à ce moment nous la voyons suivre au bras d'Alain les sentiers de la forêt qui avoisine Hauteœur, admirant avec lui les transformations de la nature. Ils font craquer sous leurs pieds les feuilles jaunies et séchées tombées des arbres, et ouvrent leurs poitrines aux exhalaisons parfumées des derniers beaux jours.

Tous deux se rendent à la cabane des Kerlandec. Ennoch les suit. Le fils de Hauteœur tient à y mener sa mère et elle-même veut porter dans cet intérieur la douce parole de la charité. Le chemin est long. Alain regrette presque de n'avoir pas mis sa mère sur sa monture de choix, mais Anne le rassure. Elle se sent forte et joyeuse de faire cette excursion à pied avec Alain. Ils sont seuls, loin des regards des oncles, et leur amour se plaît dans cette solitude.

sans que l'on t'y invite? L'entrée de cette salle n'est pas libre à gens de ton espèce. C'est donc le monde renversé, ce soir, paraît-il, » et il regarda Godefroy. Celui-ci murmura quelques mots inintelligibles; et Romoald conti-



nua : « Allons, Ennoch, laisse ton jeune maître en repos, et va à tes occupations. Et toi, Alain, ne souffre plus semblable liberté. A se tenir à son rang, l'on n'a qu'à gagner en ce monde. »

Alain, troublé par l'arrivée d'Ennoch et les paroles de son oncle, n'avait point entendu ce que lui avait dit

l'enfant. Et, rencontrant dans l'espace d'une seconde, et le regard de sa mère qui lui enjoignait de se rendre au désir de Romoald, et celui de ses oncles qui, furieux, se fixait sur lui, il fit signe à Ennoch de gagner la porte. Mais Ennoch ne bougeait pas.

« Seigneur, écoutez-moi... de grâce... commençait-il à crier, de grâce... empêchez le seigneur votre oncle... de... »

Sigismond, d'une main exercée, lui ferma la bouche, puis, comme un jouet, le fit voler de derrière la chaise d'Alain vers la porte, où il le jeta, pour l'aller ensuite enfermer plus loin. Ceci accompli, il se hâta de revenir. Il éprouvait le besoin de calmer le trouble amené, peut-être, dans certain plan, par la brusque apparition d'Ennoch. Il se dirigea droit vers la table, au moment même où d'un seul trait Romoald avalait le contenu de sa coupe.

Le regard de Godefroy et celui de Sigismond se rencontrèrent. Quant à Anne, restée sous l'impression de la scène précédente, elle se demandait si la présence d'Ennoch n'avait pas pour motif de sauver son fils de quelque danger, et son cœur se prit à palpiter.

Le repas allait s'achever cependant, sans autre incident, lorsque tout à coup Romoald, se tournant vers Alain, lui prit la main, puis, pâle, les traits con-

tractés, s'enfonça dans son siège : « Au secours ! à moi... je suis empoisonné !... » cria-t-il, et il perdit connaissance.

Tous les convives accoururent. Alain embrassait, caressait, appelait son oncle. Anne arrosait d'eau la tempe et les poignets du malade. Jehan ouvrait les fenêtres ; il tremblait et il était devenu aussi blanc que celui autour duquel chacun s'empressait. Godefroy et Sigismond qui allaient et venaient n'osaient plus se regarder... Un moment Romoald rouvrit les yeux. On le crut mieux.

Il attira vers sa bouche la blonde tête d'Alain et les mains de dame Anne : « Pardon... pardon... pardonnez-moi... » Puis s'adressant à tous : « Désormais Alain, ici, seigneur et maître.

— Lui, le coupable, sans doute, osa dire Godefroy à demi-voix, adossé au fauteuil de son frère.

— Oui, qu'allait faire le seigneur Alain dans les offices tantôt ? » dit Sigismond, bas également.

A ces mots, Anne pousse un cri déchirant et, comme foudroyée, tombe à terre inanimée. Alain qui s'était redressé de toute sa hauteur en entendant l'horrible accusation de son oncle, et qui, ensuite, la main levée, se dirigeait vers Sigismond, voyant tomber sa mère, courut à elle, et lui prodigua ses soins. Malgré les voiles funèbres qui déjà obscurcissaient la vue de Romoald, il

vit ce qui se passait autour de lui. Ce dernier événement parut au contraire redonner quelques battements à son cœur :

« Infamie! articula-t-il, mes frères... sont les coupables... avec le traître Sigismond... Anne, Alain, je vous bénis! »

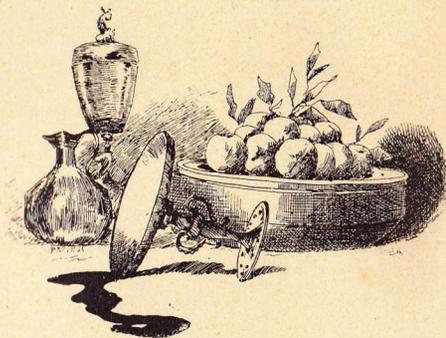
A ce moment, le chapelain, que la baronne avait fait mander en toute hâte, arriva et donna les secours religieux au moribond, qui n'éleva plus sa voix mourante que pour dire : « Godefroy, Jehan, je vous pardonne! Que Dieu et les hommes fassent de même! » Cette phrase, qui semblait venir du ciel, fit sortir Anne de sa syncope. Elle crut entendre Achille. « Où suis-je ? » dit-elle, en ouvrant les yeux.

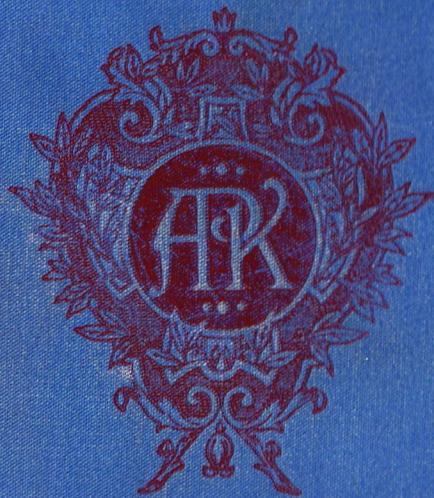
Aidée de son fils, elle alla prendre les mains de Romoald. « Mon frère! »

Et comme poussée par une inspiration soudaine : « Ennoch!... Ennoch... qu'Ennoch arrive céans! » s'écria-t-elle d'un ton de commandement qu'elle n'avait jamais pris à Hauteceœur. Mais personne ne s'avancait encore pour exécuter ses ordres, lorsqu'on entendit un grand tumulte s'élever au dehors de la porte. Des valets, fidèles à une consigne de Sigismond, empêchaient Ennoch de pénétrer dans la salle. Alain se précipita. Sa présence dégagea Ennoch, et gesticulant, criant,

celui-ci arriva se jeter aux genoux de son maître et de Romoald en pleurant : « J'arrive trop tard, cette fois! »

Et en effet, après une crise de souffrances qui lui enleva la parole, le baron Romoald de Hauteceœur poussa un soupir... et expira.





MADAME
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE
D'UN
HAUTECŒUR

A. PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M^{me} L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

ILLUSTRATIONS DE MONTADER



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.